

Chapitre 1 : Sous la douche

C'est incroyable le nombre de trucs insolites auxquels on peut penser quand on est sous la douche. C'est un moment assez extraordinaire où notre esprit prend le large, totalement libéré.

Sincèrement, la douche doit avoir des effets insoupçonnés sur notre cerveau. Tenez, rien qu'hier soir ! Je suis parti sur des considérations dénuées de tout lien entre elles. Cela passait en revue le dernier devoir libre de maths, l'heure à laquelle je me lèverai le lendemain, le livre que j'étais en train de lire ou encore l'enregistrement de *Blues Brothers* à préparer pour le soir même : impossible de mener une réflexion suivie quand on reste à lambiner sous le flot continu du liquide sortant de la pomme de douche. Une réflexion à chaque instant ; une réflexion qui s'assure d'effacer la précédente et de déjà laisser la place à une autre qui a autant de rapport avec elle qu'une Cadillac avec une cassette vidéo. En fait, l'eau chaude doit avoir un effet insaisissable sur notre organisme. Vous voulez progresser pendant la pause salle-de-bains dans l'évolution de l'histoire du roman que vous essayez de mettre sur pied, et réfléchir au devenir de vos héros imaginaires ? Peine perdue ! Vous vous retrouvez un instant plus tard sans raison apparente à mener un dialogue intérieur sur le fait absolument étonnant que le candidat démocrate John Forbes Kerry a les mêmes initiales qu'un président américain légendaire assassiné pendant une parade à Dallas.

Non, cela me semble clair. Quand on se lave, notre esprit part en vadrouille, et lui seul sait où. Remarquez, il faut le comprendre, le pauvre. Ce ne nous viendrait pas à l'esprit non plus de lui lâcher la bride et l'autoriser à quitter le réel alors que l'on cherche à capter le sens d'un film, à apprécier comme il se doit la beauté d'un *Clair de Lune* de Debussy, ou encore les mécanismes profonds animant la démonstration d'un théorème mathématique. Certes, ces activités peuvent à priori être perçues comme un moyen d'évasion, pour vous. Je conçois et comprends parfaitement que vous vous preniez à rêver devant Titanic ou en écoutant un morceau de Jeff Buckley. Je peux même accepter que démontrer le théorème de Lagrange soit pour vous une source d'onirisme, en me forçant un peu, tant mieux pour vous si tel est le cas. Mais quand même, avouez que de se retrouver à s'étonner du fait qu'un second JFK se présente à la Maison Blanche ne risque pas d'arriver fortuitement dans n'importe lequel de ces cas. Alors imaginez donc le choc quand on se retrouve bêtement à tergiverser sur cela en prenant sa douche...

Malgré cela, la douche est absolument indispensable. Elle purifie le corps, et est l'exutoire de l'esprit. Car vous arrive t-il de leur lâcher cinq minutes les baskets, à vos cellules grises ? Non ! Comment cela, si ? Vous croyez que lorsque vous inventez des histoires, quand vous faites votre séance de yoga pour décompresser, votre cortex se retrouve seul avec lui-même ? Niet ! Que dalle, oui ! Il doit vous fournir des histoires, des trucs originaux, des péripéties qui en feront baver à vos héros comme ce n'est pas permis, il devra repousser coûte que coûte tous les tracassés qui le traversent, pour vous fournir un moment de vide complet avec le monde extérieur. Bref, il n'arrête pas. Il n'arrête pas, alors que sous la douche, il est calme, il est tranquille !

Vous, vous vous savonnez, vous vous laissez bercer par l'eau, les yeux vaguement fixés sur les carreaux en faïence posés sur le mur. Parfois, vous chantez même mécaniquement, au grand désespoir des autres habitants du logis. Si vous êtes un tant soit peu regardant sur votre personne, vous faites fi des préjugés habituels qui collent à l'image du Français que vous êtes tous ou presque, et vous vous lavez. Tous les jours. A partir de ce constat, quoi de plus commun que le lavage ? Votre cerveau est habitué. Aucune chose sur laquelle porter son attention, puisque ce sera les mêmes gestes mécaniques que la veille, et les mêmes que ceux du lendemain. L'heure de la douche devient alors sa pause récréative : direction les limbes du tout et rien. Qui sait à l'avance où il va aller se promener ? Il passera du coq à l'âne, comme d'habitude, sautant des actualités de la veille au soir à des considérations futiles sur les publicités creuses et vulgaires entendues dix minutes plus tôt à la radio. Ça se poursuit indéfiniment, entassant les pensées aussi complexes qu'imbéciles, prenant partie sur des questions sans enjeu qui émergent subitement entre deux neurones nonchalants, libérés provisoirement de la rigueur de pensée et de réflexion que vous leur imposez habituellement.

Et puis soudain, vous arrêtez l'eau, et tendez la main, à la recherche de votre serviette. Grand blanc. La fête est finie. Les neurones se remettent au garde-à-vous, et recommencent leur laborieux travail de structuration de vos réflexions. Evaporées, les considérations profondes sur les méthodes d'emballages des Malabar ou sur les militants du FLNJ. De la permission de la douche accordée à votre cerveau, il ne reste déjà plus rien. Sauf un texte, parfois, venu d'où ne sait trop où...

19-19-04, 22h36

Chapitre 2 : La thématique des Mathématiques.

Les Mathématiques nous matent, et ce de a à z . Ce n'est peut-être plus une nouveauté pour certains, mais le cours de maths s'avère être la plus grande supercherie que l'on ait eu à affronter. Oui ! Tous, autant que vous êtes, je vous l'affirme : ON VOUS A MENTI ! L'histoire de votre découverte des maths n'est qu'un ensemble de mensonges habilement présentés.

Prenez du recul si vous le voulez bien et commençons par le début : l'école primaire. Nous sommes jeunes et innocents. Mais nous avons une confiance totale en la maîtresse, qui nous fait réciter nos tables d'addition et nous offre une bille – confisquée quelques jours plus tôt – si l'exercice est bien mené de bout en bout. De ce point de vue là, évidemment, les maths ne sont pas foncièrement quelque chose de louche, puisqu'on peut en tirer de joyeux bénéfiques enfantins. Et de toute façon nous développons notre mémoire avec ces exercices. Tout va donc au mieux dans le meilleur des mondes.

De l'addition, nous passons à la plus compliquée soustraction. On nous annonce, on nous répète, que dis-je, on nous martèle que l'on ne peut soustraire un grand nombre à un petit nombre. Conscientieux, on apprend à placer une croix en guise de solution à chacune des soustractions impossibles que l'on nous donne à résoudre, sans chercher plus loin, plein de confiance envers notre pédagogie. Tout se déroule de cette manière jusqu'à cette funeste journée quelques années plus tard, où notre vision du monde est bouleversée : on PEUT soustraire de grands nombres à des petits nombres. Le choc. On prend subitement conscience de l'existence des négatifs, et de la multiplicité des possibilités qu'ils permettent. Déboussolés, bouleversés, on se rattache à la division, l'inverse de la multiplication. Celle pour laquelle les diviseurs doivent être plus petits que les divisés. Du moins c'est ce que vous croyez, puisqu'on vous l'a dit. Ne nous a-t-on pourtant pas jamais dit de ne pas faire confiance aux inconnus ? Car visiblement, le prof doit l'être, inconnu. Malgré tous ses propos sur l'impossibilité de diviser treize par quinze, patatras, vous apprenez plus tard qu'on le peut. Il suffit de mettre zéro, une virgule et de multiplier par dix le nombre à diviser. Rien de plus simple !

Rien de plus simple certes, mais c'est encore des années de croyance qui s'effondrent. Pourtant, malgré cela, malgré toutes ces désillusions qui ont vu s'effondrer le monde de chimères à travers lequel nous nous représentions les mathématiques, rien, rien du tout ne nous préparait à la révélation de la supercherie suprême, dévoilée en terminale, à quelques mois du bac qui doit décider de tant de choses pour notre futur...

Un beau matin, un prof génial vous sort de son chapeau qu'un nombre négatif peut être le carré d'un autre nombre. Vous riez, vous refusez de croire ce plaisantin qui aurait fini sur un bûche pour une telle hérésie durant l'Inquisition. Mais non, c'est vrai. $i^2 = -1$! En une heure de cours s'effondre en vous l'un des piliers des mathématiques classiques. Les nombres complexes font leur entrée et tel un tsunami, mettent à bas la moitié des théories habituellement admises. Comble du comble, on appelle aussi ces nombres des « imaginaires purs ». Rendez-vous compte ! Une science comme les maths, qui se veut pleine de certitudes et de rigueur, peut avoir recours à des nombres qui n'existent pas puisqu'imaginaires. De ce constat, pas étonnant qu'on puisse rêvasser à des maths sous la douche.

Passons. Les maths nous trompent donc et se défilent constamment devant nous, détruisant nos anciennes certitudes. Et à peine pensez-vous les saisir que déjà l'édifice s'effondre en poussières décimales. Les maths vont toujours plus loin, leur domaine grandit comme un immeuble dont on se rapproche sans jamais l'atteindre. Les maths sont comme Mars : Maths, et ça repart.

Revenons au collège. On s'y sent infiniment petits devant les colossaux théorèmes de Pythagore et Thalès. Leurs égalités de triangles qui s'encastrent et forment des angles droits se mélangent d'abord dans notre petite tête de préadolescent, mais on se bat, on s'acharne et on finit par les maîtriser. Pas le temps de s'appesantir. Arrivent déjà les formules de périmètre et d'aire du cercle, qui rentreront au forceps après des heures peu plaisantes où les R , les π et 2 se seront mélangés dans notre caboche. Puis viennent les infâmes formules de trigo, additionnant les sinus et cosinus, qu'il faut cinq ans pour apprendre à peu près par cœur. Plus on avance, plus il y en a et plus on apprend que ce qui a été dit plus tôt est faux ou incomplet. On finit même par découvrir que le produit de deux nombres non nuls peut être égal à zéro. Un vrai piège à mouches. On a un problème, et à peine croit-on voir une lueur de solution, on s'y précipite... pour se retrouver face à un mur de problèmes encore plus complexes au point qu'on les aimerait imaginaires. Mais ils sont bien là, pourtant.

Le cours de maths devient peu à peu lui-même une sorte de fonction. A tout théorème, il associe une démonstration. Et chaque théorème implique l'existence d'autres théorèmes qui se multiplient selon une loi exponentielle. Venez le lundi avec un théorème, vous en aurez quinze le samedi. Chacun fournira à son tour son lot d'exemples pour consolider l'ensemble. Les chapitres défilent et nous avons devant nous une famille libre de théorèmes dont nous mélangeons les noms, comme une grand-mère devant ses petits-enfants. Et nos théorèmes nous dupent encore. Nous croyions connaître telle définition ? Nous la retrouvons le lendemain avec des fréquentations peu enviables, les grandes courbes paramétrées que même un psychologue ne comprendrait pas. Un théorème à la ligne émoustillante nous donnera les pires cauchemars le soir devant une feuille d'exos alors que le vilain canard de la feuilles de formules du bac nous résoudra trois pages de calculs en deux lignes.

Dernier fait alarmant, les maths s'infiltrèrent partout tel un virus. Elles contaminent la physique, puis la chimie et l'électricité. Et pour peu d'être un peu fêlé, elles s'insinuent même en version langue allemande si on choisit la section européenne.

Les maths nous ont contaminés. Elles ont pris le pouvoir dans tous les aspects de notre vie sans qu'on le sache, et ont imposé leur dictature. Malgré cela, certains crient encore que Les Maths, il n'y a que ça de vrai. Vrai, dites-vous ? Parfois mieux vaut même ne pas être *mathérialistes* car même en prétendant que les vraies maths s'apprennent avec un Monopoly, je pourrais répondre que là encore, c'est des nombres imaginaires.

23-09-04
16h30

Chapitre 3 : Eloge de la serpillière

Quel snobisme et quelle indifférence ! Comment un dictionnaire, comment une encyclopédie, peuvent-ils être aussi objectifs à l'égard d'une telle merveille ? Comment peut-on allouer tout juste deux petites lignes à la serpillière, alors que ce bijou du nettoyage en mériterait des dizaines ?... Comment peut-on être aussi étroit d'esprit au point d'utiliser des expressions telles que *Se faire jeter comme une vieille serpillière* ? En fait, comment peut-on dire du mal de ce merveilleux objet ?

Car notre petite serpillière est tout sauf anodine. Il est utile de rappeler qu'elle a des origines ancestrales et que les Latins de Rome l'utilisaient déjà, la confectionnant à partir de jonc, d'où la racine *scirpiculus* du mot. Mais cette révolution magistrale dans l'hygiène de la vie au quotidien n'était alors qu'à l'aube d'une destinée bienfaisante et multi-millénaire, puisque vingt siècles plus tard, la serpillière et ses deux mille vingt-cinq centimètres carrés de tissu habillage « gaufré » (pour employer le terme exact) parsèment toujours nos habitations, plus nombreuses et infatigables que jamais.

Infatigables, en effet, car la vie d'une serpillière a d'autant plus de mérite qu'elle n'est pas aisée. Dévoué à la cause de la propreté, ce carré gris clair aux deux harmonieuses bordures rouge cerise arpente sans faiblir ni crier grâce les sols et parquets les plus difficiles, année après année, libérant la femme de ménage, une fois associé à un balai. Un « coup » de serpillière suffit pour éviter à la ménagère des heures, accroupie, à frotter le sol avec de vieux morceaux de chemise. Le sol est humide ? On passe la serpillière. Le sol est gras ? On utilise la serpillière. Bref, la serpillière est l'amie du sol : qui dit l'un y associe forcément l'autre.

A l'heure où les dépenses d'électricité ruinent le revenu des ménages, une serpillière liée à un balai aura bien plus d'effet qu'un aspirateur lourd et bruyant. Les miettes sont repoussées en un même endroit où il suffit de les collecter, le sol est nettoyé, dégraissé, désinfecté, le tout ajouté à une dépense énergétique moindre, le balai-serpillière étant moins lourd à passer que l'engin électrique. Bref, la serpillière fait des miracles au quotidien, rehaussant la qualité de vie tout en restant simple. Si on ne devait retenir de la propreté qu'un seul accessoire, ce serait elle. Elle, la serpillière !

De plus, ce tissu du bonheur ne s'est pas contenté de sa mission de netteté, mais a su s'implanter au plus profond du cœur de chacun, infiltrer notre subconscient pour évoluer selon les populations. Ainsi, les Picards l'appellent la « wassingue ». En Afrique, la serpillière a acquis de nouvelles fonctions : une amie revenue du Burkina Faso m'a avoué que ledit objet remplaçait là-bas les trop coûteuses couches des bébés, tout en étant considéré comme un luxe pour la population autochtone. La serpillière est donc bien universellement reconnue et adoptée par toutes les populations.

Mais au-delà encore, la serpillière s'est inscrite dans notre culture nationale. Qui n'a pas souri en voyant Anémone offrir à Thierry Lhermitte un pull-over plus « serpillière » que la serpillière elle-même dans *Le père Noël est une Ordure* ? Qui n'a jamais revécu des souvenirs en voyant *Les Visiteurs* éponger une inondation à l'aide des sempiternelles serpillières ? Enfin, le champion du monde de handball Jackson Richardson lui a lui-même donné une nouvelle dimension en avouant avoir « une serpillière sur la tête » !

Bref, elle est partout, elle est unique, elle est irremplaçable. Comme une lampe sans ampoule, le monde ne peut fonctionner sans la serpillière. En deux mille ans et pas une poussière, elle s'est imposée pour la postérité comme l'Objet pour le ménage : la serpillière sera toujours elle-même. Pour tout ce à quoi elle a contribué et à quoi elle contribuera, on ne peut que la saluer bien bas. Vive la serpillière !

Chapitre 4 : Comme un pied

Mesdames et Messieurs, je souhaite ce soir avec vous faire l'apologue, rendre hommage à l'une des grandes valeurs de notre République. Je souhaite vous parler de ce qui fonde le dialogue social et permet chaque jour à nos chers concitoyens d'échanger entre eux et de découvrir les beautés de leurs régions respectives. Je souhaite vous parler des larmes de demain, et de la religion de plus de deux millions de personnes en France. J'ai nommé, le football.

Oui, le football ! C'est bête à dire, mais le foot, ce n'est pas qu'un sport baignant dans les scandales de détournements de fonds, de matchs achetés en Coupe de France, de dessous de tables lors du transfert de joueurs afin de récupérer du fric discrètement pour la poche des présidents de club (qui finalement sont des commerciaux et se foutent relativement bien en vérité des résultats du club du moment que leurs actionnaires sont de bonne humeur) ou encore des petites pratiques de piqûres dans le fond des vestiaires avant les rencontres cruciales pour se donner du peps et être d'attaque sur le terrain face à une équipe encore plus bourrée d'amphétamines que celle rencontrée la semaine passée. Non, je le dis haut et fort, le football, c'est bien plus. Ce qui a été évoqué, je ne le nie pas, ça fait les choux gras des journaux, mais le football sait faire parler de lui de façon encore plus noble...

Je vous parlais tout à l'heure de valeur démocratique, de symbole de la République. Je ne disais pas cela pour paraître pédant ou vantard. Non, ce que je dis est la stricte vérité... Evaluons quelque peu la situation. Lorsqu'une équipe nationale en rencontre une autre en toute amitié avec des supporters aussi cools et fair-play que les Turcs d'un côté et les Anglais de l'autre, jamais, je le dis bien JAMAIS il ne se passera un match sans que l'hymne national des deux pays ne soit entonné d'une seule et même voix par les joueurs, les supporters aussi bien dans le stade que devant leur télé. En France, le patriotisme est tellement galopant que l'on se surprend même à entendre les hurrahs et les sifflets de joie de la part de milliers de personnes entassées dans un stade au nom glorifiant de notre superbe pays, le Stade de France, initiales SDF. On siffle de joie pour dire à quel point on aime notre pays. Et ces sifflets sont tellement nombreux et tellement enthousiastes que le Président Chirac, on s'en souvient, quitta même un jour sa place, assourdi par le bruit de ses cris populaires... Mais ceci n'est qu'un exemple. Les supporters aiment le football, et aiment leur club, et ce de la plus patriotique des manières. Un exemple bien réel me vient à l'esprit. A Nantes, l'an passé, les Canaris de La Beaujoire avaient du chopper la grippe aviaire en avance et se retrouvaient relégués à l'aube de la dernière journée de championnat, eux qui détenaient le record de longévité en Ligue 1, communément nommée Elite du Football. Ce soir-là, on jouait contre Metz, et l'hymne du club (et oui, les clubs de foot ont, à l'image des pays, de glorieux hymnes) avait plus des accents de chant du cygne que d'hymne du Canari. Bref passons, au terme d'un match horriblement stressant voyant la victoire de Nantes, l'envahissement du terrain et le maintien *in extremis* parmi les ténors du football hexagonal (aussi nommés poucets européens), un événement improbable eu lieu en centre-ville. Non pas les regroupements joyeux sur la Place Royale comme les soirs (enfin, LE soir de LA) victoire en coupe du monde, mais un geste simple et fort, réalisé au lycée Clemenceau, l'un des plus prestigieux lycées de la cité bretonne (ou pas bretonne, selon vos convictions, cher lecteur) ! Au soir de la victoire, tout promeneur pu voir au-dessus de l'entrée, et ce pendant quatre jours, en lieu et place de notre emblème national bleu, blanc et rouge, hérité de l'histoire nationale, flotter fièrement l'étendard jaune et vert du Football Club de Nantes Atlantique, fier héritage de plus de soixante ans d'émotions prestigieuses résonnant à tout jamais dans le cœur des fidèles.

Mais si vous n'êtes pas patriotique, si vous êtes plutôt du genre social, il ne pourra vous avoir échappé l'étonnant côté social et humain qui fait le ciment du football, et qui offre d'aussi belles émotions humaines. Chaque samedi soir à vingt heures, c'est au moins cent mille personnes qui se retrouvent dans de gigantesques arènes brillant de mille feux et dédiées au sport. Les stades. Les stades sont superbes, car on y rencontre de tout. C'est un magnifique reflet de notre société, avec ses patrons mangeant leurs petits fours dans leurs loges à quelques milliers d'euros la saison sportive, les sportifs aux salaires exorbitants courant plein de sueur et de rêves de coupes sur le terrain, les pères de famille convertissant dès le plus jeune âge leur progéniture à la vénération sans faille de l'équipe locale, démontrant par $a + b$ sa supériorité sur l'équipe rivale, ces modestes gens parcourant des dizaines de kilomètres en voiture avec de lourds packs de bières dans leur sac à dos - packs qu'il faudra boire avant d'entrée dans l'enceinte sportive où l'alcool est interdit - , ces vendeurs de kébabs toujours sympas qui monopolisent les abords du terrain, ces gars pas commodes qui vous fouillent et vous regardent méchamment pendant le match croyant voir en vous le futur terroriste du coin, des petits couples qui se bécotent amoureuxment indifférent au score (sauf lors des buts interrompant les folles étreintes), et même ces sympathiques mâles au vocabulaire fleuri qui regardent les demoiselles toujours avec le sourire, faisant aussi de grands gestes amicaux aux arbitres, le majeur tendu vers le ciel, comme pour rappeler l'aura divine de ce sublime sport. L'arbitre ! Ah !, l'arbitre, jamais un homme ne sera au cœur de tant de passions, adulé des uns, détesté des autres. L'arbitre est un être étrange. Bizarrement, il est toujours pour "les autres" mais est quand même au final salué par la moitié des équipes, le plus souvent celles qui gagnent !

Et puis, le football, ce sont encore des émotions, la rencontre de tempéraments et de pensées différentes... Ce sont ces festives troisièmes mi-temps sous ces feux d'artifices de fumigènes et les fumerolles des bombes lacrymogènes précédant la charge des CRS, ce sont ces rencontres imprévisibles entre supporters d'une même équipe sur les aires d'autoroutes pour jouer à Chambole-tout dans les boutiques de station-essence, ce sont ces excès de joies débouchant sur des mouvements de foule, ce sont ces éloges enflammés envers des joueurs étrangers, comparés à des singes, certainement pour leur habileté à manier le ballon, ce sont ces habiles supporters anglais qui jouent au lancer de couteaux sur les policiers français lors de la Coupe du Monde, cette amitié entre joueurs et arbitres qui se crachent dessus pour mieux se laver le visage en sueur, et enfin ces supporters offrant avec vigueur aux équipes adverses des oeufs lors de leur départ du stade...

Le football c'est toutes ces émotions. Des émotions culinaires avec les différentes sortes de bières et boissons gazeuses qui font marcher l'économie, ces petits sandwiches de préparation industrielle qui offrent du boulot aux médecins cardiologues, ces droits de retransmission si glorieusement acquis après d'âpres batailles par les chaînes de télé, ce sont ces commentateurs pleins d'entrain et d'impartialité qui nous font partager ces instants...

Et vous savez quoi ? J'adore ça, et je suis sincère. Une heure et demie de plaisir. Si, si ! J'aime le football et même si j'ai du mal à trouver les mots, c'est vrai ! Le football est un petit plaisir qui se fait rare cependant lorsque l'on quitte son berceau familial pour rejoindre celui d'une autre équipe à l'autre bout de la France. Mais cela permet de découvrir d'autres horizons, d'autres méthodes, d'autres résultats (parfois...). On rêve, on vibre, on se prend au jeu. Et quand on ne réfléchit pas trop aux (quelques) désagréments évoqués au premier paragraphe, franchement, je dirais sans mauvais jeu de mot, que le foot c'est le pied.

Mars 2006